

Anna Waisman et André Neher

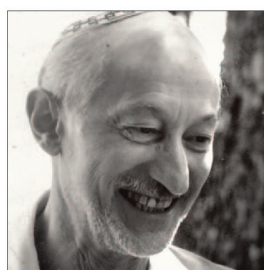
UNE AVENTURE INTELLECTUELLE ET ARTISTIQUE

Pendant vingt-six ans, Anna Waisman, qui, après avoir été danseuse, a consacré sa vie à la sculpture, a entretenu une correspondance avec le philosophe André Neher. Leurs lettres viennent d'être publiées aux Éditions de l'éclat. Et le fils d'Anna Waisman raconte ici comment il a vécu et lu ce magnifique échange.

Par **Samuel Blumenfeld**

Au début des années 1970, le rôle du messenger était devenu à la mode. C'était l'un des effets du succès public dans les salles de cinéma du *Messenger* de Joseph Losey, dont le protagoniste, un jeune garçon, messenger d'un couple illégitime, se trouvait chargé de veiller sur le secret de leur relation épistolaire. Il n'y a rien de confidentiel dans la correspondance entre le peintre sculpteur Anna Waisman et le philosophe André Neher. En revanche, il existait bien un intermédiaire entre ces deux épistoliers, et c'est donc moi, le fils de l'artiste, alors enfant, qui avait la responsabilité de remonter le courrier de la boîte à lettres de notre HLM, en banlieue parisienne, pour le lui remettre en mains propres. Pour la petite histoire, *Le Messenger* faisait, aux yeux de ma mère, partie des films dont la découverte était obligatoire. À 8 ans, j'ai dû regarder ce film qui n'était pas de mon âge, pour y découvrir les déboires de l'enfance, le sujet souterrain du chef-d'œuvre de Joseph Losey. Aujourd'hui, ce film relate une autre histoire : une correspondance apparaît souvent comme une histoire à trois où il ne faut pas négliger le messenger, même si ce dernier a vocation à s'effacer. Et pour cause : celui-ci n'a aucune conscience de l'histoire dont il est le témoin fortuit. J'ai été ce messenger.

Une lettre d'André Neher, reconnaissable entre mille, par son adresse à Jérusalem, et son papier translucide, aérien, à croire qu'il s'agissait d'un souffle, suscitait un mélange de joie



“Une lettre d'André Neher, reconnaissable entre mille, par son adresse à Jérusalem, et son papier translucide, aérien, à croire qu'il s'agissait d'un souffle, suscitait un mélange de joie et de concentration chez ma mère.”

et de concentration chez ma mère, que j'étais heureux de provoquer par un simple geste. Il s'agissait d'une nourriture pour son esprit, d'une histoire qu'elle vivait à l'intérieur de sa propre histoire, et qui la soutenait.

Soutenir n'est pas un vain mot. Comme l'écrit André Neher à Anna Waisman, en 1978 : « Prochainement va sortir un livre-interview auquel j'ai donné le titre : *Le Dur bonheur d'être Juif*. Je crois qu'à vous, Anna Waisman, peut s'appliquer la variante “Le dur bonheur d'être artiste juive”. » Il y avait une solitude induite dans la vocation d'Anna Waisman. Ce que raconte, vingt-six ans durant, sa correspondance avec André Neher, publiée aujourd'hui aux Éditions de l'éclat, avec ce titre, emprunté à la première lettre envoyée, en 1962, par ma mère, alors jeune artiste, au philosophe, *Cette chose indispensable qui reste invisible et que je sais voir et entendre*. D'emblée s'exprime l'intensité d'une femme de 33 ans à un interlocuteur dont elle devine sans doute, qu'en sa compagnie va se tisser une amitié intellectuelle au long cours. Celle-ci se poursuivra jusqu'au décès d'André Neher en 1988, Anna Waisman disparaissant sept ans plus tard, en 1995, à 66 ans. Pourtant, à bien des égards, cette correspondance raconte une lutte contre la solitude, avec la possibilité de la briser, lettre après lettre.

En 1962, Anna Waisman est une femme jeune et accomplie. Elle vient de terminer sa première vie et a commencé la seconde.



Anna Waisman dans son atelier en 1993.
PHOTO © JACKY AZOULAI



Dans sa première incarnation, elle est devenue, à la fin de la guerre, danseuse professionnelle à l'Opéra de Strasbourg, puis danseuse étoile des Ballets d'Amérique latine. Cette première vie l'a amené à effectuer des tournées à travers le monde pour présenter plusieurs créations originales et à se produire devant les reines d'Angleterre et de Belgique. En 1957, alors qu'elle prépare une audition avec Serge Lifar pour intégrer l'Opéra de Paris, elle se blesse gravement. Elle se tourne alors, à partir de 1958, vers la sculpture ; une révolution intérieure qui, loin d'obéir à un mouvement d'humeur, répond à une exigence fondamentale et une extrême cohérence. Comme elle se plaît à le répéter, après avoir sculpté son corps sur la musique des grands compositeurs, Anna Waisman décide de sculpter sur sa propre musique. L'ex-interprète devient créatrice. Comme l'écrira cette dernière à André Neher en mars 1966 : « Chez un artiste, si une évolution constante ne se fait pas, c'est qu'il n'en est pas un. Tout évolue chez l'homme, dans sa vie, dans son déclin et même dans sa mort — qui pour moi est une naissance. » Les premières années d'Anna Waisman sculpteur sont racontées en filigrane dans ses lettres à André Neher, mais les rappeler ici n'est pas éventer cette aventure hors du commun. Elle montre sa première sculpture, *Le Prophète*, une taille directe, à Zadkine qui, impressionné, lui promet qu'il laissera peut-être quelqu'un derrière lui, à condition de persévérer et de se trouver un atelier. Cet atelier se matérialise, à ciel ouvert, quelque part le plus grand atelier du monde, sur les berges de la Seine, entre 1959 et 1961, où Anna Waisman va sculpter les pierres du viaduc d'Auteuil en démolition. Cette installation ne passe pas inaperçue. Elle fait la Une de plusieurs quotidiens, *Libération*, *Le Figaro*. Il semble que d'une scène à l'autre, de l'Opéra aux berges de la Seine, Anna Waisman est vouée à attirer la lumière. C'est pourtant une femme traversée par les interrogations, face à la précarité de son existence, dans un dénuement matériel, avec

“Comme elle se plaît à le répéter, après avoir sculpté son corps sur la musique des grands compositeurs, Anna Waisman décide de sculpter sur sa propre musique.”

une conscience affermie de son judaïsme, qui écrit, le 22 février 1962, pour la première fois à André Neher, l'une des figures de proue du renouveau de la pensée juive en France, après avoir lu son troisième livre, *Notes sur Qohélét (L'Ecclésiaste)*, publié onze ans plus tôt, en 1951, aux Éditions de Minuit. *Qohélét* est ce texte mystérieux, partie intégrante du canon biblique, composé de réflexions générales, et attribué au roi Salomon. Au centre de ce mystère, c'est un mot du texte qui guide Anna Waisman vers André Neher : « Que veut dire *Qohélét*, fin de la page 33 par le mot “pauvre” ? Qu'est-ce qu'un pauvre ? Pourquoi vont-ils à rebours ? Je ne suis pas d'accord avec ce mot. Pauvres, nous le sommes tous, bien habillés ou pas. La richesse est en chacun de nous et je connais des riches misérables, ils sont très nombreux, et je connais des pauvres qui ont une fortune inestimable : l'esprit. » Une question qui apporte une réponse enthousiaste d'André Neher avec, de sa part, le désir de maintenir, aussi longtemps que possible, ce dialogue ouvert avec cette lectrice dont il partage les origines alsaciennes, et, d'évidence, beaucoup plus : « Ne me remerciez pas de vous avoir lue : c'est à moi de vous remercier de m'avoir permis de vous lire. [...] Vous avez compris d'emblée que le mot (p. 33 de mes *Notes sur Qohélét*) sur les pauvres qui vont à rebours de la vie ne cadre qu'avec la conception “bourgeoise” dans laquelle *Qohélét* feint d'être avant que de la dépasser majestueusement. Ces Notes ne peuvent donner une vue profonde et organique de la doctrine juive. » Et le philosophe d'inviter sa correspondante à lire d'autres ouvrages rédigés depuis par ce dernier, afin d'instaurer un dialogue entre eux. Parmi ceux-ci, *Moïse et la vocation juive* (Seuil, 1956) et *Jérémie* (Plon, 1960). Dans son *Jérémie*, André Neher parle d'un prophète appelé par Dieu et pourtant abandonné par lui, un prophète qui arrive pourtant à percer cette impasse, « débouchant en cette zone chaotique, créatrice de lumière, où Minuit peut être victorieusement franchi ». C'est, amicalement ce défi qu'il propose à Anna Waisman. De la figure de Jérémie, Anna Waisman va s'emparer, pour réaliser, au cours de l'année 1962, une sculpture représentant le prophète, rédigeant en parallèle un journal consacré à la gestation de cette œuvre, qu'elle remettra à André Neher six ans plus tard, en 1968, s'imposant de n'ouvrir l'ouvrage de son correspondant qu'une fois arrivée au bout de son travail. Les vingt-deux entrées qui composent ce journal — curieux hasard, l'alphabet hébraïque qu'Anna Waisman va se consacrer,

tout au long de sa carrière, à sculpter, compte vingt-deux lettres — constituent un document de premier ordre sur la création artistique. Anna Waisman se situe au pied de sa montagne où il s'agit de s'imposer, par la réalisation de la figure de ce prophète, à la fois comme artiste plasticienne et juive. C'est à l'aune de ce défi — défi existentiel, car un individu tente d'accoucher de lui-même, et défi théologique, car le judaïsme, avec le deuxième commandement, pose l'interdit de la représentation — qu'il faut comprendre deux intuitions très fortes : « De toute manière, l'origine de l'ART JUIF se trouve dans les lettres. J'en suis persuadée. Chaque lettre, au point de vue de la forme, est un chef-d'œuvre absolument complet. Dans l'esthétique de ses lignes, l'équilibre, le relief, tout “accroche”. Mais ce qui est extraordinaire, combien n'ont pas de base ! ... », puis ce constat, après être arrivée au bout de son travail, devant ce visage de prophète composé de lettres hébraïques : « Le figuratif n'existe pas



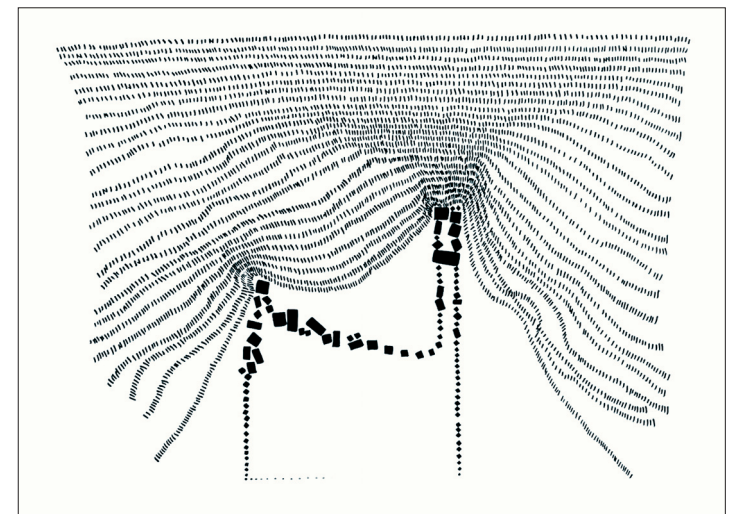
LA FORCE DE SON INTUITION
Ci-dessus : Anna Waisman dans son atelier en 1966.
Ci-contre : *Jérémie*, face Tsadi et *Jérémie*, face Qof.
À droite : *Le psaume qui porte le monde*, 1973.
PHOTOS © X.D.R.

Page de gauche : Anna Waisman dans *Carmen* au théâtre des Champs-Élysées en 1953.
PHOTO © BORIS LIPNITZKI

puisqu'avec des formes abstraites j'ai fait un visage qui crie de douleur. Tout n'est fait que d'abstraction donc ! » Une dernière chose enfin, qui situe à merveille les fondamentaux de cette correspondance. Dans ce dialogue peu courant entre une artiste et un philosophe, entre une sculptrice prête à partager ses intuitions et un penseur prêt à confronter celles-ci à son savoir, surgit cette question d'Anna Waisman : « J'ai fait deux lettres hébraïques, le *Qof*, et le *Tsadi* final. Mais en les faisant, j'ai mis d'abord le *Tsadi* et le *Qof* ensuite ; chacun entourant Jérémie : avec le haut du *Qof* qui couvre la tête de Jérémie. Pourquoi ces deux lettres ? Mystère ! » Lorsqu'André Neher et son épouse, Renée Neher, récupèrent, émerveillés, ce « Jérémie » qui leur est depuis le départ destiné, le philosophe offre une réponse au « mystère » posé par Anna Waisman, ces deux lettres hébraïques qui entourent le prophète, et apparaissent indispensables à l'artiste, mue par la force de son intuition : « En s'associant, les deux lettres forment “le mot de la fin” — *gets* —, la fin messianique, la fin inachevée et inachevable vers laquelle tendait Jérémie et vers laquelle nous tendons tous. Et votre Jérémie nous fait sans cesse nous dépasser vers plus haut. »

“Vous n'avez pas seulement le droit, vous avez le devoir de travailler aux lettres. C'est une Mitsvah.”

ANDRÉ NEHER





L'ESTHÉTIQUE DES LIGNES

Ci-dessus : inauguration du *Tsadi-Shin* à Sarcelles le 13 décembre 1981.
Ci-contre, de gauche à droite : *Aleph*, 1983 ; *Hazak*, 1985.

(PHOTO DE SARCELLES © XDR - PHOTOS DES STATUES : © DANIEL CHENOY)

“Il est frappant de voir combien cette correspondance reste rythmée par son époque. Celle-ci la raconte, sans nécessairement chercher à la commenter, sans jamais l'ignorer.”

Il est frappant de voir combien cette correspondance reste rythmée par son époque. Celle-ci la raconte, sans nécessairement chercher à la commenter, sans jamais l'ignorer. Au moment où Anna Waisman et André Neher commencent leur relation épistolaire, il est entendu qu'ils sont tous les deux des enfants de la Shoah, des survivants donc, confrontés à un monde juif qui vient de subir sa plus grande secousse depuis près de deux mille ans, touché par ce qu'on appelle alors l'Holocauste, mais aussi l'expulsion et la spoliation de près d'un million de Juifs des pays arabes. C'est d'ailleurs sur l'intégration de ceux issus d'Afrique du Nord qu'André Neher travaillera inlassablement à Strasbourg jusqu'à son Alya en Israël, en 1968.

Ce texte raconte la Guerre des Six Jours, Mai 68, la guerre d'usure à laquelle doit faire face l'État hébreu, la lassitude des Neher devant l'inexistence d'un partenaire arabe pour une paix durable. Ici, s'écrit aussi, plus modestement, une existence de femme, artiste, épouse, mère, farouchement indépendante, où ces attributs sont regardés par une époque comme contradictoires. Ici, enfin, se lit ce rare moment où une artiste trouve les mots pour décrire son processus créatif, et y parvient car elle a trouvé un interlocuteur, non seulement capable de tendre l'oreille, mais de mesurer l'aventure dans laquelle elle est engagée. Cette lettre, par exemple, écrite en 1983, où Anna Waisman exprime sa lassitude et ses doutes devant son travail de sculpture sur les lettres hébraïques, et qui appelle cette réplique cinglante et immédiate d'André Neher, quinze jours plus tard : « Vous n'avez pas seulement le *droit*, vous avez le *devoir* de travailler aux lettres. C'est une *Mitsvah*. La dimension du Service Sacré — *Avodat Qodesh* — est large, infinie. Elle s'étend aussi — peut-être surtout — à la vie intérieure, à l'âme. Votre âme sert Dieu lorsqu'elle demande à vos doigts de faire



surgir de la matière l'esprit des lettres. » Des moments dramatiques de l'histoire traversés par Anna Waisman et André Neher, s'il ne fallait en retenir qu'un, ce serait ce tableau de *Jérusalem réunifiée*, réalisé par Anna Waisman, de manière prémonitoire, dans la nuit du 19 au 20 mai 1967, la ville n'étant réunifiée que le 7 juin. Quand Anna Waisman écrit au philosophe en novembre 1968 : « Les jours et les mois passent, vous à Jérusalem, nous quelque part mais pas à Jérusalem. », elle exprime une nouvelle centralité de la capitale de l'État juif, qui n'était plus envisageable depuis la destruction du Second Temple. Et lorsqu'André Neher, en 1975, accueillant le dessin prémonitoire d'Anna Waisman, lui écrit : « La Jérusalem de votre nostalgie rejoint la Jérusalem de notre réalité. », il exprime une fin de l'exil dans un exil pourtant en cours, qui ne peut se produire que parce que deux individus partagent ainsi la même note, expriment une même harmonie spirituelle. S'il est facile de voir ce qui associe Anna Waisman et André Neher, il est un peu plus complexe de comprendre ce qui les réunit. Cette correspondance n'obéit pas au hasard. Elle n'est pas régie par la simple impulsion



d'une lectrice fine et avertie formulant ses remarques sur *Qohélet*, envoyant son courrier comme une bouteille à la mer. André Neher était, avec Emmanuel Levinas, Léon Eskenazi, Éliane Amado-Valensi, et d'autres, l'une des chevilles ouvrières du renouveau des études et de la pensée juive en France, s'attachant à trouver une place prééminente au judaïsme dans un monde sécularisé. Face à cet enjeu, Anna Waisman en détermine un autre, solidaire de celui de son correspondant : « S'il existe un esprit juif dans l'art, il n'existe pas d'art juif spécifique ; il ne peut dériver que de ces lettres. Pour cela, il faut en comprendre la morphologie, l'essence même, et non pas les copier comme un singe. » Dans son travail, qu'elle revendique étranger à tout art culturel, il s'agit, dans une démarche universaliste, de cultiver cette dimension juive de son œuvre, à la manière d'un diamant aux multiples facettes, et dont l'une des tailles posséderait un éclat particulier. « Que demande-t-on à un artiste sinon de faire de l'art ! », fait remarquer Anna Waisman à André Neher en 1985. Dans le même mouvement, elle lui soumet une autre interrogation : « Mais où commence l'art chez un



Anna Waisman en 1983.
PHOTO © XDR

artiste si ce n'est dans ses racines, dans ses neurones ? » Cette question et, à travers elle, l'affirmation de l'être juif, au bout d'une séquence de l'histoire où il a été si malmené, alors qu'il s'agit de penser comment il doit se tenir debout parmi les nations, n'a pas fini de nous interroger. Il est des choses, dirait Anna Waisman, qu'il faut savoir voir et entendre, et que cette correspondance nous place en pleine lumière. C'est l'héritage enthousiasmant laissé par cette artiste et ce philosophe. ●



Anna Waisman – André Neher

*Cette chose indispensable
qui reste invisible
et que je sais voir et entendre*

Correspondance
1962-1988

À LIRE :

Anna Waisman et André Neher,
*Cette chose indispensable qui reste
invisible et que je sais voir et entendre*,
Correspondance 1962-1988.
Édition établie et présentée par Sibylle
Blumenfeld. Éditions de l'éclat, en
coédition avec la Fondation André
et Renée Neher, sous l'égide
de la Fondation du Judaïsme français,
256 p., 29 €